

# ICÔNES

TRAVAIL DE BACHELOR BRANCATO  
DAVIDE MANUFACTURE- HEARTS  
MARS 2019

*« Il s'enveloppe de lumière comme dans un manteau... »*

La bible / Louis Segond - Psaume 104

*« Si le Pape veut me voir, il peut acheter un billet comme tout le monde ! »*

Madonna

## D'OÙ CA VIENT

*« On me demande toujours: D'où ça vient? Comment est venue l'idée ?  
C'est une drôle d'idée ça, comment l'avez vous eue ?*

*Je ne sais pas. Aucune idée, ou pas envie de savoir. Ou jamais su,  
possible, probable, possible aussi. Et pas très envie de savoir  
j'admets. »*

Voici comment commence le chapitre d'un livre de Jean-Luc Lagarce intitulé « *Du Luxe et de l'impuissance* ». Et c'est comme cela que j'aimerais commencer mon mémoire. Je n'utiliserai pas sa réponse bien sûr, mais je vais plutôt tenter de revenir sur le fondement de mon projet, essayer de décrire au mieux ma démarche artistique. Je trouve l'expérience de cette recherche très intéressante, et j'essaye de m'affranchir au mieux de la servitude sociale, du poids culturel. Partir de la base, de mon enfance. Essayer de retracer un parcours, un chemin qui est le mien. Si je reprends depuis le début, je suis Davide, né le 27 février 1994 dans la petite commune de Delémont dans le Jura suisse. Signe astrologique: Poisson. Fils de Tiziana Sofia et Vito Brancato. Je suis leur seul et unique enfant. Issu d'une famille italienne, j'ai eu une éducation catholique. Depuis mon enfance, j'ai été élevé en bon uniforme: quand j'étais petit, je trouais mes jeans trop serrés que ma mère me réparait quand je tombais dehors. Enfant de chœur, j'allais tous les dimanches servir la messe dans une aube immaculée avec des

chaussures cirées. Adolescent, j'essayais de m'émanciper avec les cheveux longs et lisses, et je portais des t-shirts beaucoup trop colorés. Homme en devenir, comme je suis aujourd'hui. C'est de cela dont je veux parler. Car pour moi le « costume » aujourd'hui est associé à tout autre chose: une passion. Me concernant, je me suis souvent rêvé autre chose. Dans ma chambre d'adolescent, j'adorais me déguiser tantôt en Madonna, en Dalida, en Freddie Mercury. Comme dans un rêve éveillé, j'arrivais à faire lever une foule entière pour m'acclamer jusqu'à ce que ma mère ouvre la porte et que le rêve s'effondre. C'est de là que je pars, de cette période. Je vais parler de la mère, de la Vierge qui habite une grande partie de ce travail. Je vais parler de ma mère aussi. Faire cas de ma vie avec le divin qui l'a constitué. Je vais parler des icônes, qui pendant des années on eut le rôle accompagnateur et salvateur de ma vie de petit provincial. Partir de là, essayer de décrire au mieux une démarche, une recherche. Afin de pouvoir vous immerger complètement dans cette lecture et vous faire connaître mon univers, je vous propose d'écouter quelques chansons qui je l'espère, vous accompagneront aussi bien que moi dans la rédaction de mon travail. Elles vous permettront d'entrer dans ce monde, dans mon monde, celui de la lumière.

— La théologie admettait donc l'image comme moyen privilégié de « défendre » et de transmettre les plus hautes vérités de la foi, mais à la condition de creuser une différence dans le registre même de l'image : pour résumer l'argument en deux mots, on dira que la théologie admettait une image qui fût icône, tandis qu'elle rejetait toute image qui fût idole. Cette opposition sémantique est fondamentale (même si elle procède en grande partie d'une différence fantasmée quant à l'image). Elle va bien au-delà, en effet, du simple « contenu » prêté à telle ou telle image, idole au contenu païen, icône exprimant une « vérité chrétienne »... Ce qui est suggéré, à travers l'opposition de l'idole et de l'icône, c'est que les images du christianisme ne naissent, ni ne fonctionnent, comme les formes païennes : ici commandent l'histoire révélée et la volonté divine, là où commandaient l'histoire naturelle et le jeu aristotélicien de la *tuchè* (la fortune) et de la *technè*. Ici, le corps du Christ naît dans l'incarnation d'un Verbe, pur Esprit revêtant l [...]

George Didi Hubermann



1° - *« Quand j'avais 5 ans, j'allais souvent chez mes grands-parents. Quelque fois chez mes grands-parents maternels et quelques fois chez mes grand-parents paternels. La mère de mon père est très croyante, fervente catholique. Elle n'arrêtait pas de me demander si je croyais en Dieu. Evidemment moi, pour l'embêter, je répondais « Non » à tous les coups. Sur quoi elle s'empressait de me répondre avec un grand sourire: « Et en quoi tu veux croire alors Bello mio ? ». Elle vient d'un petit village de Sicile, issue d'une famille ouvrière et persuadée que Dieu, Jésus la sauverait de tout ses pêchés. Elle savait vers qui se tourner quand tout allait mal dans sa vie. Je me souviens des week-ends interminables passés chez elle. Surtout les nuits. Dans une petite pièce qui faisait autant office de salle à manger que de chambre pour moi, était disposé un petit lit une place dans le coin. Les chaises avaient conservé leur brillance initiale, comme si elles n'avaient jamais servies. La table avait gardé le plastique qui la recouvrait. En dessous, on pouvait voir un napperon, confectionné par ma grand-mère elle-même. Je me souviens d'un soir, couché, n'arrivant pas à dormir dans cette pièce stérilisée. Dans le fond de la pièce se trouvait un petit autel. Dessus était disposées les photos respectives de mes arrières-grands-parents, de mon oncle, de mon père et des deux petits-enfants. Nous étions entourés de fleurs plastifiées, de guirlandes lumineuses, un crucifix. Cela me faisait penser à un mausolée. Entre les photos, nous pouvions trouver de petites bougies rouges, telles des offrandes dans une église. Et tout en haut, nous surplombant, une grande statuette de la Vierge Fatima et son diadème illuminé. Et tout cela m'empêchait littéralement de dormir. C'était une petite église dressée au fond de la*

*pièce. Un jour, j'ai demandé à ma grand-mère si l'on pouvait éteindre toutes les lumières de l'autel pour que je puisse dormir convenablement. Elle m'a simplement répondu - comme on parle à un enfant de 5 ans - : « Ma Bello mio, si on éteint la lumière, qui veillera sur vous, sur toi ? ».*



Cette anecdote permet de comprendre et situer la culture catholique dans laquelle j'ai grandi ou plus précisément des images. Quand j'étais petit, ma grand-mère m'emmenait tous les dimanche à l'église. J'avais l'impression d'avoir une appartenance, de faire partie d'une communauté et je me sentais en sécurité. Est-ce cela que nous appelons la foi? Je me souviens comment les églises sont chargées d'histoire, mais aussi d'images. Si je reprends les propos de Hans Belting: « *Ce sont les hommes qui ont fabriqué et continuent encore à fabriquer des images. À travers elles, l'homme représente la conception qu'il se fait du monde et qu'il veut donner à voir à ses contemporains.* ». L'image-corps, l'image passant par le corps crée une interaction entre ce que nous voyons, ce que nous imaginons et ce dont nous nous souvenons. Je me souviens comment déjà petit je trouvais une appartenance aux visages, aux images cultes. Le portrait de la Vierge, par exemple, me procurait un énorme sentiment de sécurité dans cette chambre, malgré le fait qu'elle m'empêchait de dormir.

**Mais en soi, pourquoi nous retrouvons-nous dans ces images ? Pourquoi peuvent-elles nous constituer?**

Pour que les images soient efficaces, leur production dépend de deux conditions encore une fois réciproques: de notre faculté d'animer les images inanimées, comme si elles étaient vivantes et susceptibles de se prêter à un dialogue et de la capacité des images à prendre corps dans leur médium. Pour moi, les images ont toujours eu un fort potentiel de

dialogue. Ayant découvert très tardivement la littérature, je me suis souvent inspiré et ai trouvé réconfort dans l'iconographie. Peut-être que cela vient du fait que durant toute mon enfance, les portraits des Saints ont côtoyé celui des stars. Je me souviens aussi de comment je voulais toujours ramener ces petites photos que l'on trouve dans les églises avec le récit hagiographique des Saints. Les couleurs, les tons, les visages pieux. J'ai souvent eu l'impression d'être en réel dialogue avec eux. Mais tout cela m'a donc amené à d'autres questions. **Comment regarde-t-on une image ? Pourquoi la regarde-t-on ?**

Aujourd'hui, pour moi, le théâtre est une succession d'images qui deviennent, au fur et à mesure, érigées au même rang que la peinture. Pour moi, la puissance d'un spectacle ou d'une oeuvre est présente quand l'image est en symbiose avec les acteurs et le texte. Ou sans d'ailleurs. Cette réflexion posée, je me suis donc intéressé à un livre théorique sur la peinture: *Fra-Angelico* de Georges Didi Hubermann. Si je reprends un passage de son livre, Didi Hubermann décrit ce qu'il découvrit quand, pénétrant dans le couvent de San Marco à Florence, il remarqua que *le sujet (subjectum) était jeté sous le sens mais tellement jeté qu'il venait à vous passer sous le nez*. Dans la peinture de l'époque, la peinture figurative était faite disons pour imiter l'aspect visible. Or chez Fra-Angelico, c'est comme si on accédait à plusieurs sens (que Didi Huberman développera dans un chapitre consacré au triple sens dans la peinture). Pour reprendre ses mots : *« Ces deux ou trois choses déconcertantes, difficiles à décrire, extrêmement singulières dans la stricte blancheur du couvent, étaient des taches, des grandes zones de*

*taches multicolores à propos desquelles nos catégories usuelles de « sujets » d'imitation, ou de figures, semblaient bien devoir échouer. Car tout cela semblait sans « sujet » aucun, tout cela ne semblait rien imiter de précis, tout cela enfin semblait étrangement, pour l'époque, « non figuratif ».*

Ce qui m'a donc amené à une autre question: **comment par des signes, des taches justement, je peux transmettre la compréhension de telle ou telle chose sans pour autant la figurer?**

Pour les penseurs de l'époque et les peintres, la notion de « figurer » n'était pas celle que nous entendons aujourd'hui. Il s'agissait de déplacer, de s'écarter de l'aspect visible, de décrire, de créer un détour hors de la ressemblance. Pour prendre un exemple concret, dans la fresque *Noli Me Tangere* dans le couvent de San Marco, nous retrouvons deux figures: celle de Marie-Madeleine et de Jésus-Christ. Jésus-Christ, sort du caveau quarante jours après sa crucifixion, et Marie-Madeleine, est agenouillée à ses pieds. Si l'on y regarde de plus près, dans la peinture, sont représentées des taches peintes en rouge. Au premier abord, on pourrait apparenter ces taches à des fleurs. C'est ainsi qu'elles sont explicitement représentées et qu'on les distingue à première vue. Distinguer un signe présent (comme le définit Hubermann c'est-à-dire ici les taches rouges ) et la réalité absente ( c'est-à-dire les fleurs). Mais si Fra-Angelico avait voulu peindre une fleur comme une fleur, il aurait, sans doute représenté son pistil et ses étamines et n'aurait pas pris la peine de peindre ces amas de *terra rossa* comme le dit Didi Hubermann. Il en arrive donc à la conclusion que si

l'on persiste à se demander « *comme quoi* » ces taches rouges sont-elles peintes, et bien

la réponse serait qu'elles sont peintes comme - c'est-à-dire exactement de la même manière que - les stigmates du Christ. Si je reprends les mots de Didi Hubermann, c'est sur cette notion « de la même manière que... » que j'aimerais développer mon travail. En tout point similaire, j'aimerais, par des objets, des signes, des gestes, exposer des choses sans pour autant les nommer, les figurer. Je voudrais parler des signes absents, des signes non visibles.

**Mais pour produire des images et donner à voir, il faut peut-être parler de la croyance d'une image. Comment croyons-nous à une image ? Est-ce que la croyance d'une image est seulement de notre ressort ? Est-il possible de figurer la foi sur un plateau ? Croire ou ne pas croire à une image est-ce une question qui peut concerner le travail de la scène ? Est-ce que cette croyance vient du spectateur ou de la crédibilité de l'image produite ?**

Je me suis penché ensuite sur la photographie et la représentation des figures religieuses. Pochette d'album, photographie de mode, le Christ autant que la Vierge ont été mis en scène dans des situations parfois balsphématoires pourrait-on dire.

Le travail de David LaChapelle repose sur la relation entre le sacré et le profane, entre les modèles religieux et les figures des stars, autour d'un culte qui est presque similaire. Ce qui m'intéresse particulièrement dans son travail, c'est la capacité à mettre en scène le sacré, le divin



avec l'esthétique pop. Il construit des images qui disent le sacré et qui sont spectaculaires. On retrouve par le prisme de sa photographie énormément de références iconographiques qui m'inspirent et me questionnent. En effet depuis longtemps, les artistes se sont inspirés de ces figures christiques, comme lui dans cette fameuse photo appelée « *intervention* » qui met en scène Jésus-Christ au côté d'une prostituée et de deux policiers en pleine rue de New-York. Certes il est impossible de photographier le Christ lui-même, mais il est cependant possible de figurer quelque chose de Lui.

François Soulages dit: « *l'hypothèse que le Christ soit inphotographiable, mais non infigurable, est féconde* ».

Il dit également: « *Comment est-il possible d'avoir deux visages différents, celui d'un homme et celui d'un Dieu ou plus exactement celui de l'homme et celui de Dieu?* ».

Cet aspect pose en effet problème car c'est celui de l'essence divine que cherche à transmettre le photographe dans la photographie. Nous sommes ici bien au-delà du défi que relève le photographe portraitiste quand il cherche à rendre compte du caractère ou de la personnalité de son sujet. Plus que la personnalité de Jésus, c'est Dieu lui-même qu'il faut pouvoir discerner sous les traits du Christ. La photographie devient alors un signe qui pointe autre chose que ce qu'elle montre et permet de créer un lien entre l'auteur et le spectateur, entre le spectateur et Dieu. L'ingrédient qui permet cela, par lequel ce discernement particulier est possible, est celui de la foi. La foi de l'artiste qui s'exprime par l'image,

et la foi du spectateur qui est prêt à reconnaître que ces images peuvent lui dire quelque chose de Dieu. Je parle bien évidemment ici du médium de l'image.

**Mais juxtaposé au théâtre, qu'est-ce que cela signifie ? Faire comme, être comme, à travers le prisme du plateau?**

Dans un espace qui ne sera donc pas celui du couvent ou de la rue New-yorkaise mais celui de la scène, de l'endroit du rêve, le lieu où tout est possible. Comment insuffler la foi dans le travail de plateau? Partir des figures qui m'ont constituées, des *figurae*, comme Fra-Angelico les peignait? C'est là où je veux en venir. Toutes ces questions représentent le coeur de ma recherche scénique.

L'usage des anecdotes est important, car il composera la matière première de mon travail. Si je devais comparer, je reprendrais ici la définition de l'exemplum: *forme de récit bref qui vise à donner un modèle de comportement ou de morale. Son contenu est très varié, de même que ses emplois : dans les sermons, les ouvrages moraux ou théologiques, les discours juridiques... Ses deux principales formes sont l'exemplum rhétorique, porteur d'une morale et d'un modèle de comportement que l'on pourrait qualifier de civique, et l'exemplum homilétique, qui véhicule une morale religieuse et est principalement employé par les prédicateurs à partir du XIII ème siècle.* Nous pouvons les trouver dans différents supports tels que la Bible, la vie des saints, les fables. La légende dorée de Jacques de Voragine par exemple, est une bible à *exempla* - ouvrage qui recense la vie des saints. Dans ces récits parfois





alambiqués et très complexes (car plusieurs versions écrites à des époques différentes sont recensées) c'est à la fois la banalité de certaines figures qui ressortent mais en même temps le sublime de ce vécu. Ces récits sont si « simples », et en même temps si extraordinaires au vue de la puissance des images qu'ils développent. L'exemplum serait par exemple comme un récit, raconté par une grand-mère au coin du feu. Mais pas n'importe quel récit, quelque chose qui parle de nous. Cette parole si intime, qu'elle en devient universelle portée par son interprétation. C'est cela que j'aimerais exprimer, sous cette forme. Evidemment je n'aurai pas la prétention de dire que mon vécu est porteur d'une morale ou même de quelconque forme. Mais si l'on suit ma démarche, je l'intégrerais comme des récits de vie qui pourraient composer en soi une forme « d'exemple » qui pourraient parler à certaines personnes. Donner à voir au travers de mon vécu, de mon histoire, de mon éducation.

2°- *« Mon père est parti quand j'avais trois ans, au grand désarroi de ma mère. J'ai toujours vécu sous le joug de cette présence féminine. Je me souviens quand j'étais petit et que je voyais ma mère chanter à tue tête les chansons de Céline Dion en passant l'aspirateur dans la maison et que je la voyais pleurer à chaudes larmes. Je lui demandais si ça allait... Elle me répondait que ça lui faisait du bien. - « Ne t'inquiète pas , me disait-elle, si maman pleure, c'est parce que ça lui fait du bien... ». -*

*Quand j'étais petit, ma mère me disait toujours que j'étais différent. Que je n'étais pas comme les autres garçons de mon âge. Je crois que je ne faisais pas vraiment cas de cette différence. Peut-être que je ne la comprenais pas ? Quand on est petit, on ne sait pas ce que l'on va devenir. J'ai toujours connu le schéma classique des familles « monoparentales ». Mon seul modèle féminin était ma mère, et mon seul modèle masculin: mon grand-père. En grandissant et au fur et à mesure des années, j'ai commencé à remarquer que je ne m'intéressais pas aux mêmes choses que les autres garçons de mon âge. Mes amis jouaient au foot, faisaient des barbecues avec leur père pendant que moi je m'enfermais dans ma chambre entouré de ces chanteuses telles que Britney Spears que je rêvais d'être. Je me souviens aussi que j'aimais collectionner les posters de mes chanteurs et chanteuses préférés. Le rapport avec mon père était compliqué. Il ne savait pas qui*

*j'étais et ne le sait toujours pas plus aujourd'hui. Il me posait souvent la question: « Alors, quand tu seras grand tu voudras être footballeur? » Pendant que moi je rêvais d'être sur une scène entouré de lumières. Ma mère a toujours eu une grande affinité avec la chanson. Elle chantait beaucoup et grâce ou à cause de cela, j'ai toujours côtoyé ces chanteurs auxquels elle se rattachait. Mais qu'est-ce qui lui procurait ce sentiment de consolation quand elle écoutait Céline Dion ? On se rattache à des choses qui nous parlent, on se projette. Quand j'écoute « Pour que tu m'aimes encore » encore aujourd'hui, je pense que j'arrive à percevoir le sentiment de réconfort, mais aussi d'appartenance que ma mère pouvait éprouver à ce moment-là. »*

**Mais y a-t-il une réelle explication à tout ça?**

**Une explication divine ou rationnelle ?**

**Pourquoi se reconnaît-on dans telle ou telle personne?**

Si l'on prend l'étymologie du mot « icône » qui vient du russe, il est le diminutif du mot grec *eikon* qui signifie **image- ressemblance**. De tout temps, l'homme ou la femme ont toujours procédé à un processus d'identification. Chaque être humain se constitue à partir des images. Ce qui constitue pour moi une icône, c'est l'identification, ou plutôt une résonance forte en soi d'une image. Elle est créative certes, **mais elle réactive ou remobilise en nous des événements déjà passés, qui sont survenus dans notre vie**. Elle devient alors un support, un lieu dans lequel nous pouvons nous retrouver. Si je me concentre sur les icônes, c'est parce qu'elles représentent pour moi des femmes, qui ne sont plus des femmes, mais une image de la femme déssexualisée, non porteuse de menace - comme peut-être pour la plupart des garçons sensibles au parcours similaire.

Depuis mon enfance, certaines femmes sont devenues des modèles pour moi. De par ma mère évidemment. C'est elle qui me les indiquait. J'en étais arrivé au point où Madonna faisait partie de la famille. Elle est devenue comme une partie de l'histoire de jeunesse de ma mère. Je me souviens qu'elle me racontait que quand elle avait mon âge, elle s'est habillée comme elle pendant une période. Madonna fascine car elle est tout à la fois, mère, pute, vierge. Elle reprend par exemple les codes de la Vierge pour créer un personnage. Mais elle joue avec des codes de

mise en scène pour détourner cela. Elle est à la fois la mère, la « pute » et la Vierge. Elle nous parle d'amour dans ses chansons, de sexualité, mais aussi de pardon, de foi, de sujets qui rassemblent et font que l'on peut se retrouver en eux. Elle en devient donc « une non-femme », qui est aujourd'hui dés sexuée à nos yeux. Elle n'est plus une femme, ni une Vierge, ni une mère, mais une **icône**.

Mais nombreux sont les artistes à avoir érigé la femme au rang de la « *madre eterna* ». Je me réfère ici à un livre de Stéphane Bouquet qui parle de *L'Evangile selon Saint Mathieu*, film de Pasolini où l'on trouve de nombreuses références à la Mère, au Fils et au Saint-Esprit - ou aussi, au père absent. Pasolini choisira le Christ comme figure identificatoire dans la seconde partie de sa vie. Choix étonnant quand on sait qu'il était profondément athée. Certes il n'éprouvait pas une croyance similaire à celle des pèlerins, mais retrouvait en lui une humanité si puissante, si idéale, qu'elle conduisait pour lui au-delà de l'humanité. Même si Pasolini ne croit pas que le Christ soit le Fils de Dieu, il croit profondément au fait qu'il soit le fils d'une femme. Dans *L'Evangile selon Saint Mathieu*, Pasolini s'identifie peut-être au Messie en demandant à sa propre mère de jouer le rôle de la Vierge âgée. J'y vois dans ce geste artistique une émancipation de tout le joug de l'éducation catholique dont Pasolini a voulu s'affranchir, au-delà de toute son oeuvre cinématographique. Sachant aussi que la mère de Pasolini avait déjà perdu deux de ses enfants au moment du tournage de ce film. Pour moi cet exemple est très parlant, car nous retrouvons dans ce film par exemple la mère, érigée au rang de mère, devenant la mère

sainte, mais étant la mère réelle. Elle est tout à la fois, l'incarnation, l'Annonciation, la *Vera Madre*.

*« Je vous salue, Marie pleine de grâce ;  
Le Seigneur est avec vous.  
Vous êtes bénie entre toutes les femmes  
Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.  
Sainte Marie, Mère de Dieu,  
Priez pour nous pauvres pécheurs,  
Maintenant et à l'heure de notre mort.*

*Amen »*

De mon côté je peux sans problème apparenter ma mère à une sainte, à un modèle, mais à la fois à une personne qui m'a encre dans une culture religieuse, mais aussi à cette culture pop que je commençais à aborder autant avec Madonna qu'avec Céline Dion. Si j'écoute « Don't stop me now » de Queen, cela résonne comme une ode à l'émancipation dans mes oreilles. Et pourquoi quand j'écoute « Papa Don't Preach » de Madonna, même en ne comprenant pas les paroles, car mon anglais n'est pas parfait, je sens une appartenance avec cet univers ?

**Quel manque je cherche à combler? Quel vide ? Pourquoi « Papa don't preach » est devenu un tube planétaire?** Je parlais tout à l'heure du père absent dans la religion catholique. Encore une



résonance bien forte dans mon parcours de vie. Aujourd'hui je remarque que ce manque spécifique m'a constitué d'une certaine manière, m'a fait me sentir ou me voir. J'aurais peut-être aimé dans un sens devenir cette jeune fille qui dit ces choses à son père et peut-être bien d'autres encore:

*« Papa je sais que tu vas être contrarié  
Car j'ai toujours été ta petite fille  
Mais tu devrais savoir maintenant  
Que je ne suis pas un bébé  
Tu m'as toujours enseigné le vrai du faux  
J'ai besoin de ton aide, papa s'il te plaît sois fort  
Je suis peut-être jeune de coeur  
Mais je sais ce que je dis  
Celui qui m'a prévenu de tout  
Celui dont tu disais que je pouvais me passer  
Nous sommes dans une terrible pagaille, et c'est sûr, s'il te plaît  
[Refrain]  
Papa ne prêche pas, j'ai de gros ennuis  
Papa ne prêche pas, j'en perds le sommeil  
Mais j'ai décidé je garde mon bébé  
Je vais garder mon bébé  
Il dit qu'on va se marier  
On peut construire une famille  
Peut-être qu'il a raison  
C'est un sacrifice*

*Mais mes amis n'arrêtent pas de me dire d'arrêter  
Disant que je suis trop jeune, je dois mener ma vie  
Ce dont j'ai besoin maintenant c'est d'un bon conseil  
[Refrain]  
Papa si tu pouvais juste voir  
Comme il m'a si bien traitée  
Tu nous donnerais ta bénédiction de suite  
Car nous sommes amoureux, nous sommes amoureux, donc s'il te plaît  
[Refrain]  
Papa ne prêche pas, j'ai de gros ennuis  
Papa ne prêche pas, j'en perds le sommeil  
[Répéter]  
Oh, je vais garder mon bébé, ooh  
T'arrêteras -tu de m'aimer papa ?  
Je sais, je vais garder mon bébé »*

*- Papa Don't Preach - Madonna*



3°« A l'âge de mes 8 ans, ma mère prend la décision de m'inscrire au catéchisme. Je faisais déjà partie de l'association catholique italienne où je chantais tous les dimanches dans un chœur d'enfants de mon âge, voir plus grands ou plus petits, qui s'appelait « Voci del cuore ». J'avais cette capacité à retenir les paroles du Seigneur sans problème. Mais aussi à me souvenir des psaumes, des paroles, des gestes dites pendant la messe. Plus tard, à l'âge de mes 13 ans, juste après ma première communion, je fais savoir à ma mère que je veux devenir servant de messe. Non pas pour une quelconque carrière dans l'église, mais sans doute parce que je faisais un parallèle avec la scène, la représentation. Je me souviens précisément quand, enfilant mon aube, je me mettais dans le personnage de ce garçon que finalement je n'étais pas. De la sensation similaire ou exacte de la gorge serrée de peur de faire tomber les hosties ou faire une autre erreur pendant la messe du dimanche qui, en général, était pleine de monde dans la grande église de Delémont. Quand je montais sur l'autel avec le prêtre et les autres servants de messe, je sentais monter en moi une sensation que je ne retrouvais nulle part ailleurs. Au-dessus de tous, je chantais l'Ave Maria avec le plus d'implication possible, je me concentrais pour ne rien rater des protocoles que je commençais à connaître par coeur. Je m'appliquais à refaire tous les gestes que j'avais maintes et maintes fois vu et fait. C'est à ce moment-là, sans doute, que je commençais à comprendre le principe de la représentation. Et j'en éprouvais un réel plaisir. Je n'étais pas tout à fait moi, j'étais cet autre, dans un lieu qui n'était pas tout à fait chez moi, mais qui à la fois était le lieu de tous. »

Rêver sa vie autrement, se rêver un autre. C'est ce que je faisais déjà depuis mon plus jeune âge. Je me suis souvent posé la question de ce désir tellement profond. Au fond, quand on veut devenir quelqu'un d'autre, c'est sans doute qu'on ne se sent pas convenable pour les autres.

Dans la Bible il est dit:

*« Que je Bénisse le Seigneur!  
Seigneur, Mon Dieu,  
tu es grand,  
Tu es revêtu d'éclat  
Et de magnificence !  
Il s'enveloppe de lumière  
Comme dans un manteau;  
Il déploie le ciel comme une toile.  
.... »*

Il s'enveloppe de lumière comme dans un manteau... Je me raccroche à cette phrase. Dans la Bible, elle ressort comme une lueur d'espoir. Se raccrocher à la lumière pour garder l'espoir. Je me rends compte que ma mère qui passait l'aspirateur en écoutant Céline Dion était dans une période d'extrême tristesse. Ma grand-mère, dans toute sa grandeur de

femme sicilienne, avait peut-être besoin de se raccrocher à la religion dans ce milieu aseptisé dans lequel elle vivait pour échapper à une condition. Le visage de la Vierge me regardait du haut de son autel dans cette noirceur de la nuit chez ma grand-mère. Mais la lumière de son diadème était quelque chose de protecteur malgré tout. Je remarque aussi que quand je me sens blessé en amour, ou dans quelconque autre situation je me raccroche à ces icônes. « Pour que tu m'aimes encore » de Céline Dion, est devenu un hymne à l'amour pour moi dans les situations les plus difficiles.

*Je m'inventerai reine pour que tu me retiennes  
Je me ferai nouvelle pour que le feu reprenne  
Je deviendrai ces autres qui te donnent du plaisir  
Vos jeux seront les nôtres si tel est ton désir  
Plus brillante, plus belle pour une autre étincelle  
Je me changerai en or pour que tu m'aimes encore*

Et je la chante de plus en plus fort, comme si j'avais besoin que la personne sente ce filtre d'amour passé entre nous. Comme un cri de douleur qui deviendrait de plus en plus grand et de plus en plus fort en décibels. Ces chansons, elles sont en lien avec une souffrance, un palliatif, elles rejouent des événements qui sont déjà survenus.

**Mais n'est-ce pas finalement le même rôle que la religion?**

**Les prières ne sont-elles pas faites pour nous sauver de tous nos péchés donc des choses les plus inavouables ?**

**Et la chanson ne deviendrait-elle pas une prière elle aussi ?**

**L'essentiel ne serait-ce pas de croire seulement, peu importe à quoi on se raccroche ?**

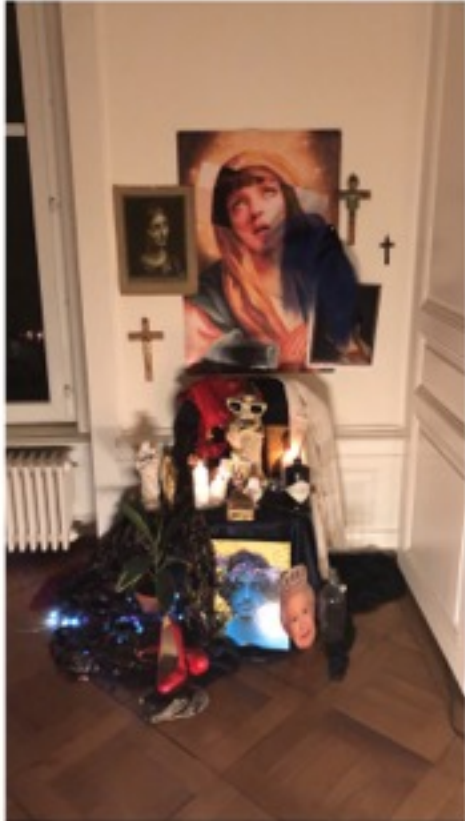
**L'icône comme une croyance, comme une religion.**

Dans un ouvrage intitulé « Des Saints et des Stars », Marie Christine Pouchelle parle de la figure de Claude François comme objet de dévotion populaire. « *Tout ce qui révèle une force, un potentiel religieux nous importe!* ».

Il serait donc question de trouver du religieux dans chaque chose qui nous anime, qui nous donne la force. Elle parle dans cet article d'un groupe de fidèles rassemblés pour former un club appelé *Claude François For ever*. A écouter ce qu'ils disent, on est amené à se demander s'il ne faut pas prendre plus au sérieux qu'on ne l'ait fait jusqu'ici ces références métaphoriques religieuses. En effet par l'obscurcissement céleste qui a ainsi accompagné la disparition de Claude François, elle recueille ici la parole d'un fan décrivant le surgissement du cercueil au seuil de l'église: « *Je revois cet instant précis où le cercueil a émergé de la pénombre de l'église de Notre-Dame d'Auteuil pour apparaître sur le porche, au milieu des fleurs; le soleil sortit soudain des nuages, il fit palpiter le Christ de cuivre et*







*illumina la simple plaque de Claude François.* » Cette récurrence insistante au thème de la lumière vaut qu'on s'y attarde un peu. Dans une autre parole recueillie dans le même article, on distingue la relation directe du fan à la lumière, comme un rapport salvateur:

*« Les projecteurs saisirent Claude à la seconde même de son apparition. J'étais émerveillée. Comme un dieu, avec son costume rouge, au col et aux manches paillettes d'argent, il dansa sans s'arrêter... ».*

Aux lumières artificielles et au rayonnement individuel se conjugue, dans l'esprit des proches et des fans, la clarté des luminaires célestes. Un fan dit: *« Et Claude François meurt dans un éclair, comme il a vécu »*. On pourrait dire en tout cas que Claude François était en somme baigné de lumière, ce qui a fait peut-être de lui cette icône qu'il est devenu. La lumière nous attire ou nous tire de tous ces maux qui nous habitent.

Pour poursuivre dans le même registre, je reprends ici en exemple une vidéo reportage faite dans l'église de la Madeleine à Paris. Tous les 9 du mois, des messes sont organisées pour commémorer la mort de « Saint Johnny Hallyday ». On y chante ses chansons, en même temps qu'on loue le Seigneur pour la bénédiction. Messes Gospel, concerts, tous ces paramètres qui réunissent. Je vous propose quelques extraits de ces brefs entretiens avec des fans dont la croyance n'a qu'une signification: Johnny.

## ALLUMER LA MESSE: ENTRETIENS

### **Colette, 74 ans:**

- ... Quand j'étais très jeune, dans les mauvais moments. Il m'a accompagnée toute ma vie. C'est un amour indestructible. Johnny était un extrême. Et moi je suis comme lui. Je suis un extrême. En tout. En amour, en voyage, dans la danse, dans la chanson. Je suis extrême en tout. Et je suis comme lui.

### **Alain 72 ans:**

- J'ai pleuré pour Elvis, mais pour Johnny je n'arrête pas. Je crois que je n'ai jamais autant pleuré pour une personne que pour lui. Et ça ne se commande pas, c'est comme ça. Non je ne suis pas croyant, je viens ici pour lui. Je ne suis pas du tout croyant...

### **Chantal, 66 ans:**

- ... Tous les 9 du mois, je viens spécialement pour Johnny. C'est mon idole. Il n'y a que lui qui compte pour moi. Dans ma maison il n'y a que lui. Les disques, tout. Bien sûr il y a mes petits enfants aussi. Mais sans ça, c'est Hallyday. On va mettre son t-shirt dans mon cercueil. Tout est prêt d'ailleurs. Mes chansons, tout est prêt pour mon enterrement. Ah oui c'est clair ! Je ne veux que du Johnny.

### **Anonymes:**

- C'était un Dieu. Un Dieu. Un dieu. Il n'y aura plus jamais de personnes comme lui. Il y a eu qu'un Johnny, il n'y en aura pas deux. C'est fini.
- Je pensais qu'il était immortel. Et puis je m'aperçois maintenant que ça n'existe pas. C'est comme ça. Bon il reste là (en désignant son coeur). Mais le patron il n'est plus là.
- Ici c'est le seul endroit où l'on peut se rapprocher de lui. Johnny il voulait être enterré à St-Tropez mais Laetitia elle l'a déménagé. Elle n'avait pas le droit de faire ça. Pour nous il n'est pas mort, il est toujours présent. On voudrait aussi rencontrer Laura et David pour les encourager. On est avec eux. Et si on les rencontre, on verra Johnny en eux.

### **Père Jafferly / Prêtre Lazariste:**

- Les gens chantent ! C'est incroyable ! Chez nous ils regardent leurs pieds, ils s'emmerdent. Mais là, voilà des braves gens qui chantent. Ça touche au coeur, toutes ces petites dames, elles avaient la larme à l'oeil. Nous voyons dans notre église des gens que nous n'avions jamais vus. Le Pape dit: « allez au frontières ! Allez aux périphéries ! ». Mais elles sont là les périphéries ! Ici, nous y sommes ! Johnny Hallyday ce n'est pas un Dieu, ni même Jésus-Christ. Mais il peut vous conduire à Dieu. Voilà !

On a l'impression que ces fans ont perdu un membre de leur famille. S'apparenter à... Ces phrases de type: « Dalida, c'est moi ». C'est peut-être la question intéressante qu'il faudrait se poser.

**Est-ce que l'icône est faite pour être une célébrité ou la vie des gens fait de l'icône une célébrité ?**

Sûrement un peu des deux. Que remplace Johnny dans la vie de ces fidèles? L'absence d'un père? D'un modèle ?

Je me rend compte aujourd'hui que si je passais autant de temps à m'identifier à ces figures, il était peut-être question de combler quelque chose. Je passais beaucoup de temps dans ma chambre à me déguiser quand j'étais plus jeune: une paire de chaussures, une veste colorée, un rouge à lèvres.

Il n'est pas question ici de travestissement mais de changement. Je me retrouvais souvent dans ma chambre le soir à rêver d'être ces grandes chanteuses ou grands chanteurs que je voyais à la télévision. Rafaella Carra, Dalida, Céline Dion, Madonna, Mercury. Je ne savais pas qui ils étaient et pourtant je voulais leur ressembler.

Je me souviens aussi quand j'ai vu *Titanic*. J'avais 12 ans. Ce film fut déterminant pour ma vie sentimentale. Ma mère m'avait emmené au cinéma pour le voir. Le cinéma « Lido » à Delémont fêtait le 10ème anniversaire de sa sortie. Et c'est là que j'ai compris que quelque chose se passait en moi, quelque chose d'inexplicable et pourtant de déterminant dans ma vie. Je compris que l'amour pouvait exister. Le



vrai, le fort, celui qui nous fait oublier tout, qui nous fait oublier qui l'on est. Pas celui dont j'avais hérité comme modèle, celui de mes parents. Mais celui qui fait que l'on peut mourir pour quelqu'un. Je me voyais aussi pour la première fois aux côtés d'un homme, de Leonardo DiCaprio. Un sentiment de peur et de soulagement m'envahit en sortant de la salle. Aujourd'hui je dois être au 45ème visionnage de ce film, et l'effet est toujours le même. Je me souviens que quand je suis rentré chez moi, je me suis enfermé dans ma chambre pendant plusieurs heures à rejouer les scènes du film. Dans la blancheur de mes quatre murs, je pouvais devenir qui je voulais. Dans la littérature théâtrale, je pourrais aujourd'hui m'apparenter à Fantasio de Musset, ce personnage qui entreprend une quête interminable de la grande pensée, de grandes actions à accomplir. Dans un passage de la deuxième scène de l'acte I il dit:

*«... Ô Spark, mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau une heure ou deux ! Si je pouvais être ce monsieur qui passe !*

*Spark - Cela me paraît assez difficile !*

*Fantasio - Mais ce Monsieur qui passe est charmant. Regarde: quelle belle culotte de soie ! Quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument*

*étrangères; son essence lui est particulière. Hélas! Tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais à l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! Un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains! »*

Dans sa solitude et son ennui, Fantasio se voit devenir un autre. Devenir un autre pour pouvoir se débarrasser de son corps. Prendre le costume de l'autre. C'est ce que je faisais dans cette chambre. Me rêver autre dans cet ennui interminable qui composait ma personne.

Et quand ma mère m'appelait ou ouvrait la porte comme elle avait l'habitude de le faire, je redevais le petit garçon que j'étais, enfermé dans ce corps beaucoup trop petit qui était le mien. Pour moi, mettre un costume n'est pas juste un artifice. Il me permet de me glisser dans le personnage, comme un caméléon, d'acquérir une posture, une pensée. Ma dernière expérience très parlante était le personnage de Etienne Eigen dans la série théâtrale appelée « J'ai le sentiment qu'il s'en suivra de terribles excès d'étrangetés » mis en scène par Robert Cantarella dans le cadre d'un atelier de troisième année, adaptation de « L'homme sans qualité » de Robert Musil, écrite par trois auteurs dont Stéphane Bouquet, Valérie Mréjen et Arthur Brügger. Dans la pièce, le rôle que j'interprétais était aux antipodes de ma personne, de mon profil même. Etienne Eigen est patron d'entreprise, père de deux enfants qu'il veut

déshériter, âgé d'une soixantaine d'années. À la première lecture, je me souviens avoir eu très peur de ce rôle. Comment ne pas rentrer dans les clichés, dans la caricature ?

Dans ce travail de recherche, Robert Cantarella nous avait demandé - comme souvent dans son travail - des éléments qui pourraient constituer notre « figure ». Pour le premier jour, au-delà des photos et des vidéos évoqués, c'est le costume que j'ai ramené: une simple veste avec une paire de lunettes. Et au fur et à mesure que ma recherche s'est précisée, j'ai senti que j'avais besoin de répéter dans ce costume pour me sentir réellement le personnage.

Mais le costume est aussi l'élévation de quelque chose pour moi. Un rapport au corps, à la silhouette qu'il dessine. Finalement: à la lumière. Avez-vous déjà essayé une veste à paillettes en pénétrant sur une scène éclairée rien que pour vous ? Personnellement je trouve que c'est une sensation hors norme, un sentiment d'une puissance inégalable. Mais au-delà de l'image fantasmagorique ou du cliché, il est pour moi évident que cela se rattache à des choses du passé que j'essaierai d'intégrer dans le travail scénique. Un besoin de briller peut-être auprès de ceux qui n'ont jamais compris...

**Pourquoi ce besoin vital de vouloir devenir un autre, et ne pas vouloir faire avec ce que l'on est vraiment?**

*\*identité: cela signifie la reconnaissance de ce qu'il est par lui-même ou par les autres. En psychanalyse, cette notion se retrouve dans le moi ou dans l'identification.*

**Mais est-ce que cette définition de l'identité ne serait pas en symbiose totale avec la notion d'incarner quelque chose dans mon cas?**

*\*Incarnation: - revêtir (un être spirituel) d'un corps charnel, d'une forme humaine ou animale  
- Représenter quelque chose en soi, en soi-même (quelque chose d'abstrait).*



4° « Il venait d'avoir 18 ans » disait-elle. Moi je dois en avoir 7 ou 8 à l'époque. Nous sommes une grande communauté. Des italiens qui se rassemblent pour célébrer les fêtes nationales ensemble. Je n'ai jamais vraiment apprécié les rassemblements, les effets de masse. Je me souviens que chaque année, ma mère était invitée à la fête annuelle de « l'associazione della Basilicata » - la région d'Italie d'où elle est originaire. Ces fêtes se déroulaient dans une grande salle communale, souvent décorée aux couleurs de l'Italie. On y dansait des tarentelles, on y chantait des chansons italiennes, on y mangeait beaucoup. Des spectacles étaient présentés, des sketches, des animations provinciales comme on aimait en voir pour se divertir dans un quotidien qui devenait lassant. Mes grands-parents connaissent toutes les personnes présentes dans cette assemblée car ils organisaient ces soirées depuis de nombreuses années. Etant plus petit, je me souviens que je finissais souvent allongé entre deux chaises ou sur la banquette arrière de la voiture à dormir. Je n'étais pas très partisan de tout ça, même si ma mère était ravie que je l'accompagne... Non moi ce que je préférais, c'était « Elisabeth ». Elisabeth c'est la marraine de confirmation de ma mère. Une cinquantaine d'années actuellement, elle devait en avoir une quarantaine à l'époque. Elle avait les cheveux longs, un peu roux, sans doute une teinture que toutes les bonnes femmes de son âge faisaient pour « cacher la misère » comme elles disent. Assez fine, une taille élancée, toujours très élégante. Elle était toujours accompagnée de son mari et de ses deux enfants dans ce genre d'occasion. Oui, car quand on se montre, c'est en famille qu'on le fait. Durant les festivités, il arrivait toujours un moment où les gens réclamaient Elisabeth pour sa

*fameuse imitation. On entendait les exaltations des invités dire: « Elisabeth, chante nous Dalida ! ». Et moi, quand je jouais avec les autres enfants de mon âge, je guettais toujours le moment où Elisabeth prendrait le micro pour se mettre à chanter. Dans son habit de lumière, elle se levait et commençait à entamer - a capella bien sûr:*

*« Je vais vous raconter, avant de vous quitter  
L'histoire d'un petit village près de Napoli.  
Nous étions quatre amis,  
Au bal tout les samedis,  
A jouer, à chanter, toute la nuit... »*

*Et quand arrivait le refrain, tout le monde se mettait à chanter avec elle. C'était un moment à part durant la soirée. Elisabeth quittait littéralement son statut de mère, de femme, et devenait pour un instant cette Dalida que nous connaissions tous. Avec une telle assurance, elle arrivait à faire revivre ces émissions italiennes des années 80 où Dalida apparaissait en robe de soirée et chantait, chantait pour le plus grand bonheur de son public. Elle était Elisabeth, et pour un instant elle quittait ce corps qui était le sien pour devenir une autre. J'étais fasciné par cette « imitation ». Mais comment faisait-elle, elle qui n'avait jamais jouer, interprété ou même incarné un personnage? Elle était habitée par une force qui lui donnait toute la puissance et la sincérité de son interprétation. »*



Quand je parle d'Elisabeth, c'est aussi son corps que je veux signifier. Ce corps un peu frêle mais si gracieux quand elle se mettait à interpréter Dalida.

**Qu'est-ce qu'un corps ? Le corps de l'autre? Le corps pour soi? Le corps de l'enfant? Le corps en représentation?**

Toutes ces questions qui s'accumulent interminablement comme des couches au fur et à mesure des années. Le mien est aujourd'hui un corps d'homme, qui devient de plus en plus puissant. Et pourtant, ce sentiment étrange de ne jamais être satisfait. De se dire que ce corps là, n'est qu'une carapace, une enveloppe que l'on m'a donnée ou que j'ai hérité à ma « naissance ». *Le corps utopique* comme dirait Michel Foucault:

*« Je me sens... si étrangement en dehors de moi-même. Je vois, j'entends, je sens, avec une bien plus grande clarté et pourtant, tout est comme dans un rêve. Il y a tant de choses que nous ne connaissons pas. Ce lieu que je viens doucement, anxieusement occuper à nouveau, à chacun de mes réveils, à ce lieu-là, dès que j'ai les yeux ouverts, je ne peux plus échapper. Non pas que je sois, par lui cloué sur place puisqu'après tout, je peux non seulement bouger, remuer, mais je peux le remuer, le bouger, le changer de place. Seulement voilà, je ne peux pas me déplacer sans lui. Je ne peux pas le laisser là où il est, pour m'en aller moi, ailleurs. Je peux bien aller au*

*bout du monde, je peux bien me tapir tous les matins sous les couvertures, me faire aussi petit que je pourrais, je peux bien me laisser fondre au soleil sur la plage, il sera toujours là où je vais. Il est ici, irrémédiablement, jamais ailleurs. Mon corps, c'est le contraire d'une utopie. Et si par bonheur je vivais avec lui, dans une sorte de familiarité, comme avec une ombre, comme avec ces choses de tous les jours que finalement je ne vois plus, et que la vie a passé à la grisaille. Mais, tous les matins, même présence, même blessure: sous mes yeux se dessine l'inévitable image qu'impose le miroir, visage gras, épaules carrées, regard de chien battu, trop de cheveux... Et c'est dans cette vilaine coquille de ma tête, dans cette cage que je n'aime pas, qu'il va falloir me mouder et me promener! A travers cette grille qu'il faudra parler, regarder, être regarder, sous cette peau croupir ! Mon corps, c'est le lieu sans recours auquel je suis condamné. »*

Dans ce court passage de cette conférence radiophonique, Michel Foucault décrit le corps comme un lieu sans fin auquel il ne peut pas échapper.

Personnellement, quand j'étais petit, je me trouvais trop gros, trop petit, trop ceci et peut-être trop cela. En grandissant - et c'est peut-être là la libération - on commence à composer avec ce que l'on est. « Faire avec » comme ont dit. Mais il n'empêche que le corps de l'autre apparaît toujours comme une chose fascinante. « Etre à la place de... », « J'aimerais être lui/elle... ». Dans ma période pubertaire, j'ai dû par



exemple faire le deuil de mon corps infantile. Il y avait là la nécessité de me faire un corps nouveau.

Mon corps était imprévisible, incontrôlable, non conforme au corps rêvé. Décrire le corps sensible à cet âge-là est quelque chose de nécessaire. Se mettre en scène par les moyens technologiques dont notre génération dispose. Souvent je me voyais écrire, partager des textes qui me semblaient intéressants sur le mal être. Blog, publications sur les réseaux sociaux, etc... Ce corps que je ne suis pas devenu, le corps normé qu'on a toujours voulu que je sois.

Je comprends encore une chose aujourd'hui. C'est que dans le corps, le corps en mouvement, il existe toujours ce paradoxe du corps fantôme, le corps qu'on ne voit pas. Le dos, les coudes, les tibias. Cet arrière pays qui est si peu exploité par notre regard et qui influe peut-être sur notre vision de nous-même. Il n'est pas comme on se l'imagine. Le corps est le lieu de tous les désirs, parfois antinomique en toutes actions. Pendant longtemps, mon corps était comme empêché, comme s'il ne grandissait pas avec moi, avec mon âme. L'âme et le corps, faire corps avec son âme. Si j'avais ce besoin infini de me costumer, de me grimer, de devenir autre, ce n'est peut-être pas comme on peut se l'imaginer acquérir un nouveau corps, simplement un peu plus beau, mieux décoré, plus facilement reconnaissable. Non! Se maquiller, se tatouer, se masquer c'est peut-être comme le dit si bien Michel Foucault tout autre chose:

*« C'est faire entrer le corps en communication avec des pouvoirs secrets et des forces invisibles. Le masque, le signe tatoué, le fard déposé sur le corps: tout un langage chiffré, secret, sacré, qui appelle sur ce même corps la violence du dieu, la puissance sourde du sacré ou la vivacité du désir. Le masque, le tatouage, le fard placent le corps dans un autre, ils le font entrer dans un lieu qui n'a pas de lieu directement dans le monde, ils font de ce corps un fragment d'espace imaginaire qui va communiquer avec l'univers des divinités ou avec l'univers d'autrui... »*



Cet univers des divinités, je le retrouve dans ce que je développe ici. Le travail du corps par les icônes. Mais le masque, le fard, le costume en soi est un accès direct à la scène qui donne à voir le corps en représentation. L'accès direct à la lumière et donc à la divinité. Pour moi, le corps en représentation est un corps libéré, construit de tout appareil pour devenir objet de désir. Un objet parfois brut. Mais quitter son corps pour une heure ou deux devient quelque chose d'inexorablement nécessaire. S'oublier soi-même pour donner corps à l'autre. C'est finalement ce que l'on retrouve dans le rapport à l'autre. L'acte sexuel, faire l'amour, se donner à l'autre: c'est donner tout son corps pendant un instant au regard de l'autre.

C'est quelque chose qui m'a questionné durant mon cursus, comme une marotte que je ne cesse de répéter peut-être au fur et à mesure des années.

Par exemple, en première année de ma formation à la Manufacture dans le cadre de nos solos, nous avons dû travailler autour d'une oeuvre présente dans la bibliographie.

J'avais choisi *l'Eveil du Printemps* de Frank Wedekind et plus particulièrement, la figure de Moritz. Ça a été pour moi comme une évidence, car même si les problématiques liées aux personnages ne sont pas des problématiques qui me sont proches, elles me questionnent encore aujourd'hui. L'action se passe au 19<sup>ème</sup> siècle et raconte l'histoire entrecroisée de plusieurs jeunes garçons et jeunes filles qui découvrent leur sexualité. Seulement à l'époque, de par leur éducation, ces choses-là ne leur étaient pas foncièrement expliquées. Moritz dans la pièce, est le garçon le plus reculé pour les garçons de son âge. Et ses problématiques s'étendent même à beaucoup plus qu'une simple quête sexuelle. C'est le sens de la vie qui demande à être trouvé pour lui: « J'aimerais pourtant savoir pourquoi au juste nous sommes dans ce monde... ». Voilà la phrase prononcée par Moritz juste avant son suicide. Une telle incompréhension l'amènera à la mort. Mais finalement, si je m'intéresse à lui, c'est peut-être parce que j'ai été ce petit garçon religieux qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait quand il découvrait ses pulsions. Même si le sujet principal n'est pas celui-ci, je ne pourrai passer à côté, ou du moins ne pas en parler dans ce mémoire. Il est aussi un élément que j'intégrerai dans mon travail scénique, de manière textuelle.

Evidemment toutes ces questions auxquelles j'essaie d'apporter des réponses font encore partie d'un chantier qui sera ma recherche pour mes trois prochaines semaines. Je ne sais pas encore ce que cela va devenir, mais toutes ces choses intimes exposées ici composeront en somme la matière de mon travail.

Travailler la parole intime, déposer la parole pour qu'elle ne vienne pas casser la délicatesse de toutes ces choses que j'ai envie d'exposer. Sans donner une idée précise de ce que je vais faire, je sais que la chanson sera une partie importante de mon travail scénique. Chanter pour exprimer. Ne pas oublier la lumière. Partir de la pénombre pour se surexposer, aller vers cette lumière qui calme tous les maux. La divinité. Repartir des images pour former le/les costumes que je changerai peut-être au fur et à mesure.

Parler de moi, créer cet échange avec le spectateur. Exprimer tous les corps nommés ici. Donner à voir, imiter, devenir un autre pendant ce temps de 30 minutes qui est imparti. Pour le travail en cours, je m'inspire beaucoup de vidéos qui me permettent de créer une gestuelle. L'idée est de composer comme un petit dictionnaire de mouvements en rapport avec les images que j'ai pu développer ici: la Vierge, la messe, Céline Dion seront par exemple des matériaux composants de mon travail. En terme de gestuelle? J'aimerais partir du rêve comme je le disais tout à l'heure, du sommeil pour s'imaginer, se rêver autrement.

Mais si il faut retenir certaines choses, j'aimerais que mon travail soit un lieu du sensible. Créer un monde, le monde de la lumière salvatrice qui calme tous les maux. Mais aussi de la distance. Le monde qui inspire de l'amour et de la crainte. Du désir de ressemblance et du constat aussi de la dissemblance. Le lieu du corps, mais aussi du devenir corps. Le lieu du rêve et de l'échec, ne pas être devenu ce que l'on voulait que je sois. Le lieu de la chute et de l'écart entre soi et le modèle. La joie immense accompagnée de la tristesse sous jacente. De l'autobiographique mais aussi du légendaire.

Mais dans le fond, comme le dirait Céline Dion, peut être que... :

On ne change pas  
On met juste les costumes d'autres sur soi  
On ne change pas  
Une veste ne cache qu'un peu de ce qu'on voit  
On ne grandit pas  
On pousse un peu, tout juste  
Le temps d'un rêve, d'un songe  
Et les toucher du doigt  
Mais on n'oublie pas  
L'enfant qui reste, presque nu  
Les instants d'innocence  
Quand on ne savait pas  
On ne change pas  
On attrape des airs et des poses de combat  
On ne change pas

On se donne le change, on croit  
Que l'on fait des choix  
Mais si tu grattes là  
Tout près de l'apparence tremble  
Un petit qui nous ressemble  
On sait bien qu'il est là  
On l'entend parfois  
Sa rengaine insolente  
Qui s'entête et qui répète  
Oh ne me quitte pas  
On n'oublie jamais  
On a toujours un geste  
Qui trahit qui l'on est  
Un prince, un valet  
Sous la couronne un regard  
Une arrogance, un trait  
D'un prince ou d'un valet  
Je sais tellement ça  
J'ai copié des images  
Et des rêves que j'avais  
Tous ces milliers de rêves  
Mais si près de moi  
Une petite fille maigre  
Marche à Charlemagne, inquiète  
Et me parle tout bas  
On ne change pas, on met juste

Les costumes d'autres et voilà  
On ne change pas, on ne cache  
    Qu'un instant de soi  
    Une petite fille  
Ingrate et solitaire marche  
    Et rêve dans les neiges  
    En oubliant le froid  
    Si je la maquille  
    Elle disparaît un peu  
Le temps de me regarder faire  
    Et se moquer de moi  
    Une petite fille  
    Une toute petite fille  
    Une toute petite fille  
Une toute petite fille, oh yeah

*Céline Dion - On ne change pas*





## BIBLIOGRAPHIE

### Livres:

- Alfred de Musset, *Fantasio*, Folio Théâtre, Edition Gallimard, 2003
- Marcel Proust, *Du côté de chez Swan*, Edition Gallimard, 1992
- Jean Claude Schmitt, *Des saints et des Stars - Le texte Hagiographique dans la culture populaire*, Bibliothèque Beauchesne religion société politique, 1983
- Frank Wedekind, *L'Eveil du Printemps*, Edition Gallimard - Le Manteau d'Arlequin, 1974
- Annie Ernaux, *La place*, Gallimard, 1983
- Jacques de Voragine, *La légende Dorée*, Edition du Seuil, 1998
- Louis Segond, *La Nouvelle Bible*, Société Biblique Française, 2002
- Christian Globensky, *Comment j'ai appris à me tenir Droit*, KTA édition, 2014
- Hans Belting, *Pour une anthropologie des images*, Gallimard, 2004
- George Didi-Huberman, *Fra-Angélico dissemblance et figuration*, Flammarion Paris, 1995
- Didier Eribon, *Retour à Reims*, Flammarion, 2010
- Jean-Luc Lagarce, *Du luxe et de l'impuissance*, Les solitaire Intempestifs, 1995
- Edouard Louis, *Qui à tué mon père*, Edition du Seuil, 2018
- Roland Barthes, *La chambre Claire - Note sur la photographie*, Cahier du cinéma Gallimard Seuil, 1980
- George Didi-Huberman, *L'image survivante - Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Les éditions de Minuit, 2002
- Gil Bartholeyns / Pierre-Olivier Dittmar / Vincent Jolivet, *Image et Transgression au moyen-âge*, Presse Universitaire de France, 2008



### Livres d'art:

- Sophie Calle, *Parce que j'ai lu cette histoire d'un paysant qui s'extasie devant un enfant et de la mère qui s'exclame: « et vous n'avez pas vu sa photo! »*, Edition Xavier Barral, 2018
- Eric Pugeau, *Fils de Pute*, Editions du Professeur, 2006
- Bill Viola, *BILL VIOLA*, Edition Thames & Hudson, 2011
- Eva Respini, *Cindy Sherman*, Hazan the museum of modern Art NY, 2012
- Edward Lucie-Smith, *Anioty*, edition Wydawnictow, 2010
- David LaChapelle, *Lost + Found Volume 1*, Edition Taschen, 2009
- David LaChapelle, *Good News Volume 2*, Edition Taschen, 2009

### Films:

- Pier Paolo Pasolini, *Théorème*, 1968
- Pier Paolo Pasolini, *L'évangile selon Saint-Mathieu*, 1964
- Yann Moix, *Podium*, 2004

- John Cassevetes, *Opening Night*, 1977
- Bryan Singer, *Bohemian Rhapsody*, 2018
- Liza Azuelos, *Dalida*, 2016

### Autres références:

- Vidéo Dan Graham / Rock is my religion: <https://vimeo.com/8796242>
- Article qui concerne « l'Habit de Lumière » de Phillipp Nussbaum , Pasteur: [http://site-621486.mozfiles.com/files/621486/Revetir\\_1\\_habit\\_de\\_lumiere-1.pdf](http://site-621486.mozfiles.com/files/621486/Revetir_1_habit_de_lumiere-1.pdf)
- Christian Jankowski - Casting Jesus: <https://www.youtube.com/watch?v=kv7eL5rYGfQ>
- Tellement Gay ! Homosexualité et Pop culture - documentaire Arte : <https://www.youtube.com/watch?v=853Hg0LbRXQ>
- Allumer La messe ! Vidéo Konbini: <https://www.facebook.com/konbinifr/videos/2168592240068833/?v=2168592240068833>

- « Jesus is My Homeboy » - Phillippe Golaz - UNIL décembre 2015
  - Blog : <https://philippegolaz.ch/figure-christ-photographie-de-david-lachapelle/>
- Adieu / Adishatz - Jonathan Capdevielle
- Michel Foucault, Le corps utopique, Radio Feature 1966 : <https://www.youtube.com/watch?v=NSNkxvGIUNY>

Remerciements particuliers à:

Claire de Ribaupierre pour sa disponibilité et son savoir

Géraldine Chollet pour sa sensibilité et son accompagnement

Natasza Gerlach pour son regard et ses conseils avisés

Ma Mère, sans qui tout cela n'aurait pas été possible

Justine Bouillet pour sa futur mise en lumière et toute l'équipe de techniciens qui nous accompagne sur ce projet

Jonas Beausire pour son amitié et sa relecture

Nina Negri pour ses beaux yeux et ses conseils

Delphine Rosay pour sa bienveillance et son regard

Et merci à vous

And Show Must Go on